

On sortit du wagon à Wolfville.

La journée n'était pas encore très avancée et l'on décida de se rendre de suite à Grand-Pré, le village d'Évangeline, l'héroïne du poème que Longfellow a écrit en strophes si émouvantes. Le temps était superbe.

Le trajet en diligence le long de la belle vallée du Gaspereau, sillonnée par des bosquets d'arbres touffus, reliques de cette forêt vierge chantée par Longfellow, fut une série de surprises autant agréables qu'inattendues. Les bords de la rivière étaient couverts de touffes de rosiers sauvages en pleine floraison. Les bois d'un violet foncé semblaient être colorés par la palette d'un grand artiste, rehaussés par le chaume rous-sissant des orges déjà coupés.

L'ancien village de Grand-Pré s'étend sur une ligne mince, longue de près de deux kilomètres, car les Acadiens n'aiment pas les espaces restreints et bâtissent leurs demeures sur une seule rue. Le village d'aujourd'hui ne diffère guère de l'ancien. Quatre bâtiments tout au plus sont groupés près du bureau de poste; les différents commerces de la localité s'y trouvent réunis. Les autres habitations s'étendent à perte de vue, et disparaissent presque à l'horizon.

A deux pas de la boutique de l'épicier, de l'autre côté du chemin de fer, on voit un grand champ, et au centre un bosquet de vieux saules, tortus, bossus, noueux et au deux tiers rongés jusqu'au cœur par les intempéries des saisons.

Ce sont les saules plantés, depuis deux cents ans par les ancêtres, ceux qui furent chassés d'Acadie pour n'avoir pas voulu subir aucun joug. De nos jours ces saules portent le nom de « Saules Français ».

Notre cocher nous montra un ancien puits, tout près des saules.

« Le puits d'Évangeline », nous dit-il.

Longfellow l'a décrit avec son seau couvert de mousse. Nous fûmes douloureusement surpris en voyant qu'on avait remplacé le mur de pierres des Acadiens par une palissade de piquets peints d'un rouge criard. Au temps d'Évangeline l'on n'aurait point agi ainsi.

Ce champ est rempli de ruines, chaque pierre vous rappelant ce tragique incident, quand les habitants de Grand-Pré furent chassés impitoyablement, et leurs demeures pillées, saccagées et brûlées.

Sur les fondations de ce qui avait été très probablement l'église, une enseigne illisible reste. Un peu plus loin, c'est le vieux cimetière, et là-bas, tout au fond du pré, ce sont les ruines de la forge de Basil, *the Smithy*. De Gabriel, rien.

Le chemin qui mène de Grand-Pré à la plage s'éparpille à travers champs et vergers: en beaucoup d'endroits, rosiers et mûriers s'y disputent la place. On ne voyait personne en route, mais l'imagination n'avait guère de peine à se retracer le tableau d'il y a deux cents ans, quand les Acadiens affolés se pressaient vers la plage, et parmi eux sous son blanc bonnet de vierge, encourageant, aidant, soulageant femmes et enfants, la douce et bonne Évangeline.

De l'ancienne vie des Acadiens à Grand-Pré, il ne reste rien. Les Anglais n'en ont pas laissé de trace. Le fléau qui passa en déracina jusqu'aux moindres vestiges

EMILE ROHAN.